

Le travail

Le travail est un objet de réflexion privilégié pour les économistes et les sociologues. Ils le placent au cœur de leurs réflexions parce qu'il est créateur de richesses, s'interrogent sur son organisation, ses fonctions sociales, les rapports sociaux qui s'y nouent etc... En philosophie, il s'agit d'interroger le sens de cette activité : Qu'est-ce qui se joue pour l'homme dans le travail ? Quelle est sa place parmi les autres activités humaines ? Par le travail l'homme se réalise-t-il ou bien au contraire est-il aliénant ? Est-il une des plus hautes expressions de notre humanité ou est-il la marque de notre dépendance relativement à la nature ?

Nous allons examiner ces questions en nous référant à la tradition philosophique. Nous allons voir en particulier comment depuis l'Antiquité, dans notre culture, la vision de cette notion a évolué. Si aujourd'hui nous vivons une époque dans laquelle le travail est une valeur centrale, cela n'a pas toujours été le cas, loin de là. Certains auteurs contemporains d'ailleurs nous invitent à « désenchanter » ce concept, à lui donner moins d'importance.

I – Le mot « travail »

Comme toutes les notions complexes, il n'est pas possible de donner une définition du travail qui soit indépendante d'une philosophie, c'est-à-dire d'une conception particulière de cette activité dans le cadre d'une vision plus générale de l'homme, de son rapport à la nature, d'une conception de la place des différentes activités humaines les unes relativement aux autres. On peut s'interroger sur **l'extension** de cette notion dans le langage courant. Ainsi, si l'on considère le travail comme un **effort produit en vue d'une fin**, on peut dire que l'enfant à l'école *travaille*, que la personne qui jardine travaille etc... En ce sens, on distingue le travail du jeu ou du loisir qui sont des activités libres (idée d'absence de contraintes naturelles ou sociales) et qui ont leur finalité en elles-mêmes et non dans un résultat extérieur. Si l'on adopte un point de vue plus économique ou social on avancera les critères de la productivité économique ou de l'utilité sociale : le travail sera une **activité rémunérée productrice de biens ou de services**. On peut encore concevoir essentiellement le travail comme une activité qui se passe entre l'homme et la nature et le définir comme **l'action par laquelle il agit et transforme la nature en vue de satisfaire ses besoins**.

Cette question du rapport de l'homme à la nature à travers le travail est au cœur de la réflexion de deux auteurs qui développent deux thèses bien différentes (ce qui illustre ce je disais plus haut de l'impossibilité de donner UNE définition de cette notion), à savoir **Marx** et **Hannah Arendt**.

1°) **Marx** définit ainsi le travail comme une activité spécifiquement humaine, consciente et volontaire par laquelle non seulement il agit sur la nature pour satisfaire ses besoins, mais grâce à laquelle il « modifie sa propre nature », autrement il se réalise en tant qu'homme :

Le travail est de prime abord un acte qui se passe entre l'homme et la nature. L'homme y joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle. Les forces dont son corps est doué, bras et jambes, tête et mains, il les met en mouvement, afin de s'assimiler des matières en leur donnant une forme utile à sa vie. En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature, et développe les facultés qui y sommeillent. Nous ne nous arrêterons pas à cet état primordial du travail, où il n'a pas encore dépouillé son mode purement instinctif. Notre point de départ, c'est le travail sous une forme qui appartient exclusivement à l'homme. Une araignée fait des opérations qui

ressemblent à celles du tisserand, et l'abeille confond par l'habileté de ses cellules de cire l'habileté de plus d'un architecte. Mais ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur.

Le Capital, 1867.

2°) Pour **Hannah Arendt** au contraire, le travail manifeste notre soumission à la nécessité, à la nature : « Le travail est l'activité qui correspond au processus biologique du corps humain, dont la croissance spontanée, le métabolisme et éventuellement la corruption sont liés aux productions élémentaires dont le travail nourrit ce processus vital ». (*Condition de l'homme moderne*)

II – La place et le rôle du travail parmi les activités humaines : perspective historique.

Le travail n'a pas toujours eu, idéologiquement, la place qu'il occupe aujourd'hui. Selon la philosophe contemporaine **Dominique Méda**, dans *Le travail, une valeur en voie de disparition*, il n'a acquis cette valeur qu'il y a deux siècles. Elle nous invite, dans ce livre, à en faire la généalogie, à voir que nos catégories sont héritées, déterminées historiquement. Selon elle, les sociétés industrielles ont développé des pensées de « légitimation » du travail. Il serait le « propre de l'homme », permettrait la réalisation de notre humanité et serait au fondement même du lien social. Dans ce contexte, faire un détour par l'histoire, c'est relativiser cette vision et donc se donner l'occasion, aujourd'hui, de penser autrement le travail.

1°) L'antiquité

Comme le montre le texte qui suit d'**Hannah Arendt**, le travail chez les grecs n'est pas une activité noble, réservé aux hommes. Il est bien plutôt ce qui nous rattache à l'animalité et dont on doit chercher à se libérer, si besoin est en le réservant à une certaine catégorie d'« hommes », dont on sacrifiera la liberté pour mieux l'assurer pour d'autres. Ce qui explique l'institution de l'esclavage.

Dire que le travail et l'artisanat étaient méprisés dans l'antiquité parce qu'ils étaient réservés aux esclaves, c'est un préjugé des historiens modernes. Les Anciens faisaient le raisonnement inverse : ils jugeaient qu'il fallait avoir des esclaves à cause de la nature servile de toutes les occupations qui pourvoient aux besoins de la vie. C'est même par ces motifs que l'on défendait et justifiait l'institution de l'esclavage. Travailler, c'était l'asservissement à la nécessité, et cet asservissement était inhérent aux conditions de la vie humaine. Les hommes étant soumis aux nécessités de la vie ne pouvaient se libérer qu'en dominant ceux qu'ils soumettaient de force à la nécessité. La dégradation de l'esclave était un coup du sort, un sort pire que la mort, car il provoquait une métamorphose qui changeait l'homme en un être proche des animaux domestiques. C'est pourquoi si le statut de l'esclave se modifiait, par exemple par l'affranchissement, ou si un changement des conditions politiques générales élevait certaines occupations au rang d'affaires publiques, la "nature" de l'esclave changeait automatiquement.

L'institution de l'esclavage dans l'antiquité (...) fut une tentative pour éliminer des conditions de la vie le travail. Ce que les hommes partagent avec les autres animaux, on ne le considérait pas comme humain. C'était d'ailleurs aussi la raison de la théorie grecque, si mal comprise, de la nature non humaine de l'esclave. Aristote, qui exposa si explicitement cette théorie et qui, sur son lit de mort, libéra ses esclaves, était sans doute moins inconséquent que les modernes ont tendance à le croire. Il ne niait pas que l'esclave fût capable d'être humain; il refusait de donner le nom d' "hommes" aux membres de l'espèce humaine tant qu'ils étaient totalement soumis à la nécessité.

H. Arendt, Condition de l'homme moderne.

L'homme libre, le citoyen, ne travaille pas, mais il se consacre à des activités libres comme la contemplation (sciences ou philosophie) ou la politique.

2°) Le christianisme

La vision chrétienne du travail est d'abord en continuité de la vision grecque. Ce passage célèbre de la Genèse (III, 19), montre bien qu'il est conçu comme une malédiction. Par cette activité, l'homme assure sa survie, mais il n'est pas question d'une dimension créatrice ou humanisante : « *Le sol sera maudit à cause de toi. C'est à force de peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie, il te produira des épines et des ronces et tu mangeras l'herbe des champs. C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre, d'où tu as été pris ; car tu es poussière et tu retourneras à la poussière* ».

Mais c'est aussi à l'intérieur du christianisme, si on en croit **Max Weber** dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, que s'élabore une nouvelle conception de cette activité. Le protestantisme va réinterpréter la place de l'homme dans la création, le rôle qu'il a à y jouer. Pendant sa vie terrestre, réévaluée, la créature doit poursuivre l'œuvre de Dieu. L'éthique protestante a des affinités avec le capitalisme, dont elle a favorisé l'émergence. Elle commande de travailler, de chercher à cultiver ses talents, et en même temps elle interdit de jouir des richesses ainsi produites.

Weber cite ainsi un extrait d'un sermon d'un pasteur : « *Si Dieu vous désigne tel chemin dans lequel vous puissiez gagner plus que dans tel autre (...) et que vous refusiez le plus profitable pour choisir le chemin qui l'est moins, vous contrecarrez l'une des fins de votre vocation, vous refusez de vous faire l'intendant de Dieu (...). Travaillez donc à être riches pour Dieu, non pour la chair ou le péché* ».

Travailler devient donc le sens de la vie et acquiert le sens d'un devoir moral et religieux à la fois. Travailler, c'est donc glorifier Dieu, poursuivre son œuvre.

3°) La société industrielle

Les auteurs de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle (Kant ou Hegel par exemple) vont donc faire du travail une valeur centrale. Il va devenir le modèle de l'activité créatrice par excellence.

Pour **Hegel**, le travail est le médiateur entre la nature et l'Esprit. Par le travail, l'homme détruit le naturel (« *Travailler signifie anéantir le monde ou le maudire* ») et se fait toujours plus humain. Le travail transforme donc à la fois le monde extérieur et l'homme lui-même. Ce travail est une tâche de négation infinie du donné naturel, processus de formation qui est le processus même de la culture. Le concept de travail est donc, avec Hegel, considérablement enrichi et transformé, puisqu'il désigne désormais l'activité spirituelle elle-même, l'essence de l'histoire de l'humanité, qui est activité créatrice et expression de soi.

Marx et une partie des penseurs socialistes identifieront cet idéal avec l'essence vraie du travail, à quoi ils compareront le travail tel qu'il se développe sous leurs yeux. Chez Marx, le travail n'est celui de l'Esprit, mais le travail quotidien des hommes. Sur ces bases, il construit une vaste opposition entre le **vrai travail**, qui est l'essence de l'homme, et la **réalité du travail**, celle qu'il observe tous les jours, et qui n'en est qu'une forme aliénée.

Le **travail est l'essence de l'homme**, parce que l'histoire nous montre que l'homme est devenu ce qu'il est par le travail : « *L'histoire dite universelle n'est rien d'autre que la génération de l'homme par le travail humain, rien d'autre que le devenir de la nature pour l'homme.* » Mais ceci ne suffit pas. Il faut comprendre l'affirmation de Marx comme celle d'une véritable identité : l'essence de l'homme *est* le travail. L'homme ne peut exister autrement qu'en travaillant, c'est-à-dire – et ici Marx reprend le schème hégélien – qu'en créant de l'artifice, qu'en mettant ses propres œuvres à la place du donné naturel. Marx

marque dès lors une sorte de sommet de l'humanisme technologique. Le vrai travail n'est pas lié au besoin, il est une activité consciente, visant à faire du monde naturel un monde humain.

Le travail ainsi compris explique le type de critique que Marx développe à l'égard du travail « réel », qui se met en place sous ses yeux. L'essence du travail voit sa réalisation entravée ; le travail réel est un **travail aliéné**. Dans la société capitaliste, le travail est détourné de son véritable but. Le travail ramène dès lors l'humanité à l'animalité.

Nous n'avons considéré jusqu'ici l'aliénation, la dépossession de l'ouvrier, que sous un seul aspect, celui de son rapport aux produits de son travail. Or, l'aliénation n'apparaît pas seulement dans le résultat mais aussi dans l'acte de la production, à l'intérieur de l'activité productive elle-même. Comment l'ouvrier ne serait-il pas étranger au produit de son activité si, dans l'acte même de la production, il ne devenait étranger à lui-même ? En fait, le produit n'est que le résumé de l'activité, de la production. Si le produit du travail est dépossession, la production elle-même doit être dépossession en acte, dépossession de l'activité, activité qui dépossède. (...)

Or, en quoi consiste la dépossession du travail ? D'abord, dans le fait que le travail est extérieur à l'ouvrier, c'est-à-dire qu'il n'appartient pas à son être; que, dans son travail, l'ouvrier ne s'affirme pas, mais se nie; qu'il ne s'y sent pas satisfait, mais malheureux; qu'il n'y déploie pas une libre énergie physique et intellectuelle, mais mortifie son corps et ruine son esprit. C'est pourquoi l'ouvrier n'a le sentiment d'être à soi qu'en dehors du travail; dans le travail il se sent extérieur à soi-même. Il est lui quand il ne travaille pas et, quand il travaille, il n'est pas lui. Son travail n'est pas volontaire mais contraint. Travail forcé, il n'est pas la satisfaction d'un besoin, mais seulement un moyen de satisfaire des besoins en dehors du travail. La nature aliénée du travail apparaît nettement dans le fait que, dès qu'il n'existe pas de contrainte physique ou autre, on fuit le travail comme la peste. Le travail aliéné, le travail dans lequel l'homme se dépossède, est sacrifice de soi, mortification. Enfin, l'ouvrier ressent la nature extérieure du travail par le fait qu'il n'est pas son bien propre, mais celui d'un autre, qu'il ne lui appartient pas; que dans le travail l'ouvrier ne s'appartient pas à lui-même mais à un autre.

Marx, *Ebauche d'une critique de l'économie politique*.

III – Faut-il désenchanter le travail ?

Mais, ne faut-il pas, comme l'y invite des auteurs contemporains (économistes, sociologues, philosophes...) et avant eux **Hannah Arendt** dont s'inspire par exemple Dominique Méda déjà citée, repenser la place du travail ? Ne peut-on pas faire la critique de cette valeur ? Ne doit-on pas au contraire revaloriser certaines autres activités ?

1°) **Hannah Arendt : le souci et le sens du monde**

Dans *Condition de l'homme moderne*, elle distingue trois activités humaines fondamentales : le travail, l'œuvre et l'action. Si, comme nous l'avons vu plus haut, le travail rattache l'homme à l'animalité, l'œuvre et l'action sont des activités réellement humaines, par lesquelles l'homme construit son monde (son environnement matérielle et spirituel). Contrairement aux produits du travail, les **œuvres** (les œuvres d'art, les institutions, les idées etc.) durent dans le temps, ne sont pas destinées à être consommées et sont un élément de stabilité pour l'homme. Par **l'action** (politique essentiellement), de la même manière, les hommes construisent et transforment leurs conditions d'existence, les modalités de leur « être ensemble ».

2°) **Travail et oubli de soi**

D'autres auteurs nous invitent à penser que le travail est au service d'idéologies qui ont en vue de nier, de brimer l'individu, de le contraindre à s'oublier lui-même au profit de la collectivité ou d'une morale du renoncement, de l'abnégation. Nietzsche et Kierkegaard

valorisent au contraire la contemplation, le loisir qui détournent des activités laborieuses pour recentrer l'individu sur lui-même et la « culture de soi ».

Dans la glorification du “travail”, dans les infatigables discours sur la “bénédiction du travail”, je vois la même arrière-pensée que dans les louanges adressées aux actes impersonnels et utiles à tous : à savoir la peur de tout ce qui est individuel. Au fond, on sent aujourd’hui, à la vue du travail - on vise toujours sous ce nom le dur labeur du matin au soir - qu’un tel travail constitue la meilleure des polices, qu’il tient chacun en bride et s’entend à entraver puissamment le développement de la raison, des désirs, du goût de l’indépendance. Car il consume une extraordinaire quantité de force nerveuse et soustrait à la réflexion, à la méditation, à la rêverie, aux soucis, à l’amour et à la haine, il présente constamment à la vue un but mesquin et assure des satisfactions faciles et régulières. Ainsi une société où l’on travaille dur en permanence aura davantage de sécurité : et l’on adore aujourd’hui la sécurité comme la divinité suprême. Et puis ! épouvante ! Le “travailleur”, justement est devenu dangereux ! Le monde fourmille d’ ”individus dangereux” ! Et derrière eux, le danger des dangers - l’individuum !
Nietzsche, Aurore.

On a l’habitude de dire que l’oisiveté est la mère de tous les maux. On recommande le travail pour empêcher le mal. Mais aussi bien la cause redoutée que le moyen recommandé vous convaincront facilement que toute cette réflexion est d’origine plébéienne. L’oisiveté, en tant qu’oisiveté, n’est nullement la mère de tous les maux, au contraire, c’est une vie vraiment divine lorsqu’elle ne s’accompagne pas d’ennui. Elle peut faire, il est vrai, qu’on perde sa fortune, etc., toutefois, une nature patricienne ne craint pas ces choses, mais bien de s’ennuyer. Les dieux de l’Olympe ne s’ennuyaient pas, ils vivaient heureux en une oisiveté heureuse. (...) L’oisiveté donc, loin d’être la mère du mal, est plutôt le vrai bien. L’ennui est la mère de tous les vices, c’est lui qui doit être tenu à l’écart. L’oisiveté n’est pas le mal et on peut dire que quiconque ne le sent pas prouve, par cela même, qu’il ne s’est pas élevé jusqu’aux humanités. Il existe une activité intarissable qui exclut l’homme du monde spirituel et le met au rang des animaux qui, instinctivement, doivent toujours être en mouvement. Il y a des gens qui possèdent le don extraordinaire de tout transformer en affaire, dont toute la vie est affaire, qui tombent amoureux et se marient, écoutent une facétie et admirent un tour d’adresse, et tout avec le même zèle affairé qu’ils portent à leur travail de bureau.

Kierkegaard

Exemples de sujets :

- Le travail est la condition de la liberté ?
- Le travail n’est-il pour l’homme qu’un moyen de subvenir à ses besoins ?
- La valorisation du temps libre conduit-elle à une nouvelle conception du travail ?
- Qu’est-ce qui distingue le travail du jeu ? du loisir ?